

LE DYNAMITEUR

FEUILLETON'S DE L'ABEILLE

—Vraiment, fit Zéro. Mais je ne veux pas insister davantage. Le point important est que maintenant nous sommes bons amis; cher propriétaire, au revoir!

A ces mots, le dynamiteur lui tendit de nouveau la main, et, avec une politesse cérémonieuse, il reconduisit le jeune homme jusqu'au haut de l'escalier.

Comment il se mit au lit est un point qui resta toujours pour Somerset profondément obscur; mais le lendemain matin quand, tout à coup, il se réveilla en sursaut, il se sentit écrasé par la stupefaction et l'horreur. Etre devenu l'intime, le confident de son abominable locataire, lui apparut un de ces problèmes de la faiblesse humaine dont on cherche en vain la solution. Il est vrai qu'il avait été surpris dans une situation capable de mettre en défaut l'aplomb d'un Talleyrand. C'était jusqu'à un certain point une circonstance atténuante, mais non une excuse.

Sitôt habillé, il monta au premier étage, déterminé à provoquer une rupture. Zéro le salua avec la franchise cordiale d'un vieil ami:

—Entrez, cria-t-il, mon cher monsieur Somerset! Entrez, asseyez-vous et, sans cérémonie, venez partager mon frugal déjeuner!

—Monsieur, dit Somerset, permettez-moi d'abord de mettre mon honneur à couvert. La nuit passée, j'ai pu par surprise, laisser croire à une sorte de complicité tacite de ma part; mais, une fois pour toutes, je vous avertis que je regarde vos machinations avec dégoût, avec horreur, et que je n'épargnerai rien pour déjouer vos lâches projets.

—Mon cher garçon, répondit Zéro d'un ton bienveillant, je suis habitué à ces faiblesses humaines. Du dégoût? Je l'ai éprouvé moi-même, le dégoût; mais cela ne dure pas. Je ne vous en estime pas moins, croyez-le bien; au contraire, cette franchise me donne une haute idée de votre caractère. Mais, entre nous, que comptez-vous faire? Me dénoncer? vous n'y songez pas; et que pouvez-vous faire d'autre? Non, mon cher monsieur Somerset, vous avez les mains liées et vous vous voyez condamné à demeurer le camarade charmant, spirituel, qui s'est acquis hier soir toutes mes sympathies.

—Du moins, s'écria Somerset, je puis vous ordonner, et je vous ordonne de quitter cette maison.

—Ah! riposta le dynamiteur, ici je proteste. Vous pouvez jouer le rôle de Judas; mais si, comme je le suppose, vous vous refusez à cet excès de violence, je suis beaucoup trop intelligent pour quitter cet appartement où je me plais et d'où vous n'avez pas le pouvoir de m'expulser. Non, non, cher monsieur, ici, je suis; ici, j'ai la ferme intention de rester.

—Je vous répète, s'écria Somerset, que je vous donne congé. Je suis le maître chez moi.

—Congé pour la semaine prochaine? dit le dynamiteur imperturbable. Très bien; nous en reparlerons dans une semaine. Voilà qui est fait; mais, pendant que nous parlons, mon déjeuner se refroidit. Faites-moi pendre, si vous voulez, demain matin; mais aujourd'hui laissez la vos scrupules bourgeois, asseyez-vous et déjeunez gentiment avec moi.

—L'ami, fit Somerset, vous rendez-vous bien compte de mes sentiments? —Certes! répondit Zéro; et qui plus est, je les respecte! Vous m'avez-vous moins la tête d'idées? Dans ce dix-neuvième siècle, deux hommes bien élevés ne peuvent-ils avoir des opinions politiques différentes et discuter courtoisement?

Somerset était une jeune homme d'un caractère très tolérant, et sa nature l'amenait aisément au sophisme. Il leva les bras d'un geste désespéré et prit le siège qui lui avançait le dynamiteur. Le repas était excellent, l'hôte était non seulement affable, mais il avait la primauté de nouvelles très curieuses. Il conta bien, ce qu'il disait intéressant; sa personnalité se développait à vue d'œil; Somerset, avec le temps, ressentit de moins en moins le malaise de sa fausse position et commença même à traiter le dynamiteur avec une familiarité voisine du mépris. En toute occasion, du reste, il se trouvait toujours embarrassé pour prendre congé de la société où il se trouvait. Dans la circonstance présente, les heures s'écoulaient; il se laissa persuader sans trop de peine de s'asseoir à table une seconde fois et ne parlait pas même de se retirer, lorsque, vers le soir, Zéro, avec mille excuses, dut congédier son hôte encombrant.

Sitôt qu'il fut seul, Somerset retourna dans sa disposition d'esprit du

matin. Il entra en rage contre sa molle complaisance; il arpenta la salle à manger, prenant pour l'avenir les résolutions les plus austères; au milieu de ce tourbillon de pensées, une seule était fixe: la pensée des ingrédients formidables dont cette maison était pleine. Un dépôt de poudre à canon était un foin charmant et sûr, en comparaison de l'hôtel fantastique.

Il chercha la consolation dans la fuite. Tant que les bars furent ouverts, il alla de l'un à l'autre, cherchant la lumière, le bruit, la vue de visages humains; quand cette ressource vint à lui manquer, il se rabattit sur le marchand de pommes de terre attardé; enfin, dans les rues solitaires, il en arriva à fraterniser avec la police. La fatigue finit pourtant par l'emporter sur le remords, et, vers l'heure où paraît à l'horizon la première lumière, il se retrouva devant la porte de l'hôtel. Dans une horrible expectative, s'attendant à tout moment à lui voir prendre le chemin des nuages, soudain il perdit courage et alla chercher du repos dans quelque misérable taudis.

Il était midi sonnant quand il s'éveilla; retournant fiévreusement ses poches, il trouva qu'il avait pour toutes ressources une demi-couronne, et quand il eut payé le prix de son affreux logement, il se vit bien obligé de retourner à l'hôtel fantastique. Il rampa dans le vestibule et, sur la pointe du pied, se glissa jusqu'à la commode où était serré son argent. Une minute encore, se disait-il, rien qu'une minute, et de plusieurs jours je ne reverrai plus cet obsédant locataire et je pourrai examiner à loisir ce qu'il convient de faire. Mais le destin en avait autrement décidé: on frappa à la porte, et Zéro entra.

—Je vous ai fait peur? s'écria-t-il avec une gaieté innocente. Cher ami, j'attendais votre retour avec une vive impatience! Il y a si longtemps que j'étais privé des charmes de l'amitié que je commence à devenir jaloux, je crois.

Et il serra avec force la main de son propriétaire.

Personne moins que Somerset n'était capable de résister à un pareil accueil, et il dut faire un effort sur lui-même pour ne pas répondre à cette familiarité par une familiarité équivalente. Cette inégalité de sentiment gênait le maître et le mettait au supplice, et il ne put que balbutier quelques mensonges inéptes.

—C'est bien, c'est parfait, ne m'en dites pas davantage! s'écria Zéro; il n'en pouvait être autrement d'ailleurs. J'étais fou de m'alarmer. Douter de votre pardon plein et entier, ce serait aggraver ma faute. Venez, le dîner nous attend; entre la poire et le fromage, vous me conterez vos aventures de la nuit.

Une telle amabilité ferma la bouche à Somerset, et il s'assit à table de nouveau, le conspirateur commença son innocent et criminel ami. mença son déballage de secrets compromettants. Tantôt il citait le nom, faisait la biographie de telle personnalité fameuse; tantôt il donnait l'adresse de tel lieu de réunion secret. Enfin, Zéro en arriva à la jeune dame qui lui avait rendu visite deux jours auparavant; cette jeune dame, qui n'était apparue aux yeux de Somerset que quelques instants trop courts, hélas! mais inoubliables.

—Vous l'avez vue? dit Zéro. Jolie, n'est-ce pas? Elle aussi est des nôtres: une véritable enthousiaste; un peu nerveuse, peut-être, à l'aspect des préparations chimiques, mais, en matière d'intrigue, l'audace et l'habileté personifiées. Lake, Fonblanque, de Marly, Valdevia, voilà quelques-uns de ses noms de guerre; son véritable nom... mais je vais trop loin, je crois... Il vous suffira de savoir que c'est à elle que je suis redevable de mon domicile actuel et du plaisir de votre connaissance. Elle possédait sur cette maison des renseignements précis. Vous voyez, cher ami, je ne vous cache rien.

—Pour l'amour de Dieu, taisez-vous! s'écria le pitoyable Somerset. Une nuance de mécontentement passa sur les traits ouverts et francs de Zéro.

—Il y a des moments, dit-il, où je commence à croire que vous ne m'aimez pas. Comment! cher Somerset, votre bienveillance diminuerait, alors que je suis accablé de soucis, que je suis arrivé à un point décisif de ma carrière, que si, dans quelques jours, mon entreprise échoue, je tombe du haut de mes plans ambitieux sous la risée et le mépris. Le moment est d'une gravité sans précédents; jugez si j'ai besoin d'une société charmante comme la vôtre. Et cependant... cependant...

Le conspirateur repoussa son assiette et se leva.

—Suivez-moi, dit-il, suivez-moi. Mon sang bouillonne, j'ai besoin d'air, il faut que j'examine le champ de bataille.

En parlant ainsi, il monta rapidement jusqu'aux combles de la maison, puis, par une échelle et une trappe qu'il souleva, il gagna une plate-forme située tout au haut du toit. Des deux côtés, elle confinait aux plans inclinés en ardoises, et, au nord surtout, elle permettait à la vue de s'étendre jusqu'aux limites de l'horizon noyé de fumée.

Ivoyez-vous, s'écria Zéro, cette

citée riche, peuplée, montrant avec orgueil les dépouilles des continents; bientôt, ô dieu! bientôt, il n'y restera plus pierre sur pierre. Quelque jour, quelque nuit, de cette position élevée, vous écoutez avec effroi la détonation de la bombe vengeresse... Immédiatement après, vous verrez les flammes s'élever dans les airs. Ah! ce sera le jour du juste châtiement. Flamboie, cet infâme! tombe, monarchie arrogante et débile, tombe comme Dragon!

A ces mots, son pied glissa sur le plomb, et si Somerset ne l'avait retenu, il était infailliblement précipité dans le vide. Pâle comme un linget, il se laissa pour ainsi dire porter jusqu'à l'échelle et déposa en sûreté dans la mansarde. Là, il revint à lui, s'essuya le front, puis, saisissant la main de Somerset dans les siennes:

—Désormais, dit-il, c'est entre nous à la vie, à la mort. Vous m'avez arraché à un trépas épouvantable; jugez à présent de l'ardeur de ma reconnaissance! Mais cet accident m'a tout remis. Laissez-moi, je vous prie, m'appuyer sur votre bras jusqu'à ma chambre.

Un verre d'eau-de-vie rendit un peu de calme et de sang-froid au dynamiteur, quand il remarqua le battement de son malheureux compagnon.

—Juste ciel! cher Somerset, s'écria-t-il, qu'avez-vous? Permettez-moi de vous offrir un léger cordial!

Mais Somerset était insensible à tout réconfort.

—Laissez-moi, dit-il; je suis perdu; vous m'avez pris dans vos filets. Jusqu'ici, j'étais libre comme l'air, je faisais ce que je voulais. Et maintenant... que suis-je? Etes-vous aveugle, pour ne pas vous rendre compte de l'aversion que vous m'inspirez? Supposez-vous que je veuille mener plus longtemps une existence pareille? Penser qu'un jeune homme n'ayant commis d'autre faute qu'un excès de courtoisie soit enveloppé dans un imbroglio aussi diabolique!

—Mon Dieu! dit Zéro, est-il possible? Et moi si affectueux, si plein d'intérêt pour vous! Se peut-il, cher Somerset, que vous subissiez l'empire de ces scrupules mesquins?

—Monsieur Jones, dit Somerset, toute discussion est inutile. Je me vante d'être un incrédule, non seulement en religion, mais en morale. Eh bien! que m'importe! telle ou telle formule m'est indifférente pour vous dire que je vous hais! Vous voulez faire sauter les autres? Eh bien! écoutez ceci: je voudrais, moi, vous faire sauter vous-même, vous pulvériser, vous réduire en bouillie!

—Somerset! dit Zéro, très pâle, c'est mal à vous, c'est très mal! Vous m'avez fait de la peine.

A Suivre

EXPLORATEUR EN COSTUME



Voici le capitaine Donald B. MacMillan, qui doit partir le 23 juin pour faire des explorations dans les régions du pôle nord. Son navire ne mesurera que 89 pieds. Le capitaine MacMillan doit aimer les neiges, car il a vécu 15 ans parmi les Esquimaux, loin là bas où les jours et les nuits durent pendant six mois de l'année.

UN PEU DE TOUT

A TORONTO

Dans un magasin de Toronto, sur la grande rue X... on voyait dernièrement une pancarte dans la vitrine. Cette pancarte portait ces mots:

— Ici on parle français. Un québécois entra dans le magasin et demanda ce qu'il désirait dans la langue de Molière, de Racine et de Corneille. L'employé resta coi. On fait venir le patron qui ne peut comprendre le québécois. L'homme de Québec, qui parlait anglais, s'ingénia à un français anglais.

— Quel est ce que ça veut dire? demanda le patron au québécois, ce qu'il y a d'écrit sur cette pancarte? — Ceci signifie qu'on parle français ici, répondit-il.

— Ah, c'est cela! reprend le marchand. On m'a vendu cela en me disant que c'était un motto signifiant: "Dieu bénisse notre demeure."

EN PLEINE MER

Une tempête souffle sur la mer et le navire sombre au grand désespoir des passagers qui se lamentent et offrent leur âme à Dieu.

Parmi ces voyageurs il y en a un qui est très calme. On l'interroge. — Mais cela ne vous fait rien de voir sombrer le navire sur lequel vous vous trouvez? — Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, le navire n'est pas à moi.

LACONISME

Un professeur donne à ses élèves, comme composition de rédaction, ce thème à développer: "Que feriez-vous si vous aviez un million de fortune?"

Chacun de réfléchir, puis de se mettre fébrilement au travail, seul le petit Bob reste le nez en l'air, et le temps de la composition écoulé, il remet une copie blanche.

— Comment Bob, c'est ça, votre composition? Tous vos camarades ont écrit des deux et trois pages et vous rien? — Eh bien, répondit Bob, c'est ça que je ferais si j'avais le million.

UN POUZZE CHINOIS

Ching Wung Tong et Sing Yat Luey ont mangé tellement de Chop Suey qu'ils en sont morts. Ont-ils commis un Chop-Suey-cide?

A BOMBE MINABLE

Le médecin. — Il vous faut du repos. Dans quel genre d'affaires êtes-vous, monsieur? — Le malade. — Je suis anarchiste, monsieur.

Le médecin. — Alors ne jetez pas de bombes durant un mois.

Le Mariage de Joseph Aime

A dix ans, Joseph ne savait pas encore s'habiller seul. Le plus souvent il oubliait le calzon, les bretelles, ou, comme le bon roi Dagobert, mettait sa culotte à l'envers. Jamais on ne lui connut aux pieds des brodequins noués correctement. C'était un jeune garçon ébouriffé, timide, souillé d'encre et perché sur deux longues pattes qui s'entrechoquaient comme des matraques dès qu'il courait.

L'adolescence l'effila comme une liane. Mme Aimé fut dans l'angoisse. Non qu'elle bouda l'ouvrage, mais son diable de fils poussait plus vite qu'elle n'allongait les vestes! Il eut une maladie de croissance pendant laquelle il découpait et assemblait des constructions en papier: le bateau-lavoir, la ferme, la mairie, le moulin flamand... Un beau jour il grava sur la table de la salle à manger le portrait de Trompette, la chatte familiale. Pleine de ravissement, sa mère lui acheta des blocs de cèdre et lui permit de brûler à même. C'est ainsi qu'il devint graveur sur bois.

Il fréquenta des artistes, but des chopes, fuma des pipes et dispersa ses jeunes sèves en vieux propos anarchiques. Le jour et la nuit se confondaient assez dans son esprit pour qu'il ne prit point la peine d'y subordonner ses actes. Il mangeait ce qu'il voulait, traquait quand il pouvait et dormait aussi bien sur un banc que dans son lit. Mme Aimé était au désespoir, bien à tort, car le cotillon, au lieu d'enflammer Joseph, comme il est dit dans les Ecritures, l'épouvantait, autant que dix mille diables. Le samedi elle exigeait des serments, afin d'obtenir de Joseph qu'il rentrerait le dimanche pour changer de ligne.

Elle mourut. Joseph parut tout étourdi de l'affaire et s'enferma dans le silence. Il travailla solitaire, se contenant de retrouver une fois le temps les amis à l'Escargot volant, ou l'on mangeait à la portion. Au bout de six mois il semblait n'avoir pas changé de vêtements.

— Tu es né avec? fit Lauriol. — Avec quoi? interrogea Joseph. — Tes croqueuses, parli! Joseph considéra ses pieds qui pointaient aux crevasses d'une chaussure en délabre.

— C'est maman qui me les avait achetés... murmura-t-il. — Tu n'est pas assez grand pour en faire autant? — Oh! là! là! soupira-t-il.

On n'en put tirer davantage. Mais le lendemain, sa concierge, estimant qu'un locataire fait comme une mазette affichait la maison, le pressa à son tour. Il s'en montra affecté, évita pendant quarante-huit heures de rentrer chez lui. Toutefois les magasins de chaussures l'attirèrent.

Joseph n'avait pas de goût bien défini: la montre acheva de le dérouter. Il y a des glaces, des étouffes chatoyantes, des bas de soie tendus sur des jambes en carton rose, des souliers menus cambrés avec audace. Au rayon des hommes, on ne sait quel des noms troublants sur lesquels il est impossible de mettre une définition appropriée: balmore, derby, box calf... Au fait, Joseph ne désire qu'une paire de souliers, solide et bien à sa taille!

L'hésitation le poussa à gagner du temps jusqu'au jour où un orage emporta les débris de ses semelles. En montant l'escalier, il laissait l'empreinte de ses ortels, mais une inspiration lui donna courage. Il ouvrit la garde-robe de sa mère. Une odeur de poivre et de parfums morts le prit aux narines. Des robes pendaient côte à côte, fripées et gardant des attitudes familières, comme les avait accrochées Mme Aimé. Le souvenir saisis Joseph à la gorge.

Il pleura, mais, en même temps, timide obstiné, il se mit en devoir d'essayer les vieilles chaussures qui traînaient sous les jupes. A peine s'il pouvait y insérer le moignon du pied. Un grand désespoir s'ajouta à sa tristesse. Il attendit le soir, et, aux lumières, descendit bravement pour se jeter chez le premier bottier.

Un coup de timbre annonça son entrée dans la boutique; un monsieur en cravate blanche cria: "Venez-vous!" et, en moins de rien, il se vit assis sur une banquette de velours cramoisi. Comme ses deux longues jambes étendues devant lui l'épouvantaient, il les ramassa brusquement sous son siège. Il n'abandonnait ni son chapeau, ni son bâton qu'il tenait d'une main ferme. Toute son attention s'appliquait à comprendre une jeune fille qui le harcelait d'étranges propos:

— Monsieur désire du vernis, du chevreau?... Le genre mode ou la forme américaine?... Quelle est la peinture de monsieur? Il poussa un grognement, fit un geste évasif.

— J'ai les pieds très grands, ba-fouilla-t-il. Elle partit à rire en contemplant les yeux doux et la face embroussaillée de Joseph. Il porta la main à son crâne, constata qu'il n'avait pas de cravate, rougit de honte. Elle disait: — Je vais vous faire voir nos modèles...

Alors il leva les yeux, et l'amoncèlement des petites boîtes rangées du sol au plafond l'accabla. La vendeuse, excitant une échelle, monta à l'assaut de cette sorte de rempart. Ses jambes bien tournées sous la jupe courte, puis ses mains

pâles qui semblaient crever une muraille, jongler avec des moellons. Soudain la jeune fille et les boîtes furent à ses genoux.

— Essayons du quarante et un! dit-elle. Voici un brodequin d'usage, claque sans coutures, renfort au talon...

Joseph tendit la main vers l'objet qu'elle faisait miroiter à bout de bras, le prit, le considéra longuement. Dans sa méditation, il ramena machinalement ses jambes en avant.

Elle se pencha, lui toucha le pied droit. Il eut un haut-le-corps, cria d'une voix tremblante: — Qu'est-ce que vous faites? — Son chapeau et son bâton avaient roulé sur la moquette, parmi les boîtes.

— Il faut bien que je vous essaye, dit la vendeuse.

— Essayez quoi? — Mais les chaussures! — Vous! Vous!

Il garant ses tibias, en même temps qu'une grande horreur envahissait son visage. Un peu effarée, ne sachant si elle devait rire ou craindre, elle guettait son client derrière ses longs cils. Mais lui s'affaissa sur la banquette et ses regards erraient dans le magasin comme ceux d'un homme en faute. Elle s'enhardit: — Comment connaître votre pointure, si vous n'essayez pas... Donnez votre pied?

Joseph ne fit pas un mouvement: on eut dit qu'il n'avait plus de force. Les mains pâles saisirent ses lamentables souliers, tranchèrent les ficelles qui les liaient tant bien que mal. Et ses pauvres chaussettes apparurent, souillées, pleines de trous. Il joignait les doigts, contemplant obstinément la nuque de la jeune fille où brillait des mèches blondes. Il soupirait: — Est-ce possible!... Est-ce possible!...

Et son cœur fondait en béatitude. Il s'entendait pas les coups de timbre, le va-et-vient des vendeuses, la présentation des articles Richelieu, Charles IX, à barrette ou lacé cothurne. Il ne voyait qu'une vierge à ses genoux, dans une humble posture, et qui lui rendait les soins les plus familiers. Il évoqua sa mère l'habillant avec des gestes doux et le soir, quand il rentrait, mettant elle-même à ses pieds las et froids des chaussettes tièdes. Elle se tenait accroupie devant lui comme cette jeune fille. Elle avait des précautions identiques. Elle faisait tout cela par amour.

Joseph ne s'aperçut pas qu'il était chaussé de neuf et que la vendeuse lui parlait. Il se pencha vers elle, demanda: — Comment vous nommez-vous? Fixée désormais sur la mentalité de cet étrange garçon, elle répondit sans hésiter: — Mam'selle Chapon.

— Le petit nom? insista-t-il. — Henriette.

— Et moi je m'appelle Joseph Aimé...

Il lui fit cet aveu gravement, comme une déclaration, en plongeant dans ses yeux un long regard passionné. Elle se sentit troublée, tira vivement un mouchoir de son sein et se moucha par contenance.

— Marchez, dit-elle, pour voir si la chaussure ne vous gêne pas... — Oh! répondit-il, cela n'a pas d'importance. Levez-vous et soyez ma femme. Je vous aime.

Du coup, toutes les boîtes qu'elle ramassait lui échappèrent avec fracas. Le monsieur en cravate blanche surgit pour remarquer d'un ton sévère: — Faites attention, mademoiselle!

Joseph saisit son bâton, se dressa sur ses longues jambes et intervint: — Elle est ma femme, monsieur, je vous prie de la respecter.

— Puis, avec autorité, à la vendeuse: — Mettez votre chapeau et suivez-moi!

Des gens murmuraient: "C'est un fou!" Mais le gérant, mal à l'aise devant la stature et la trique de Joseph, se repliait prudemment en boutonnant avec dignité sa redingote. Joseph régla sa note, sortit en compagnie de la petite. Sur le trottoir il la pria: — Voulez-vous avoir l'obligeance de me conduire à vos parents?

La mère Chapon pelait des oignons sur son giron, dans le but d'accommoder un lapin en gibulette, quand Joseph Aimé fit sa demande. — Marc Elder.

UN INCIDENT CLOS

Paris. — On se rappelle que M. Emmanuel Brouse, député des Pyrénées-Orientales, qui se trouvait, il y a quelques semaines, à Barcelone, y fut l'objet d'un arrêté d'expulsion.

Le gouvernement français saisit de l'incident l'ambassadeur d'Espagne à Paris, M. Quinones de Leon qui, après enquête, a adressé à M. Poincaré une lettre où il est dit que le gouvernement espagnol "regrette vivement ce qui s'est produit et a adressé des observations aux fonctionnaires locaux pour l'erreur commise."

M. Poincaré a remercié M. Quinones de Leon. Il a ajouté: "Il m'a été agréable d'apprendre que cette mesure n'avait pas été prise sur l'ordre du cabinet de Madrid et qu'elle était le résultat d'une erreur locale."

Mis au courant de cet échange de lettres, M. Emmanuel Brouse a fait savoir au président du Conseil qu'il se déclarait satisfait et considérait l'incident comme clos.

Dans le pays de Burma on a trouvé après une tempête de grêle, un grélon pesant 5 livres et 4 onces.

FAITS DIVERS

Paris. — On affirme, dans les cercles officiels, qu'à moins que l'Angleterre n'exprime son désir d'accepter les conditions de la Belgique et de la France, obligant l'Allemagne à évacuer la Ruhr avant qu'il soit procédé à la discussion des questions relatives aux réparations, le bloc franco-belge ne répondra pas à la note allemande. On suppose toutefois que les pourparlers entre les alliés se poursuivront sur une base nouvelle et que le bon accord ne sera pas interrompu.

Une dépêche reçue de Coblenz annonce que les Allemands employés par les Français à la gare de Coblenz ont souscrit la somme de 50,000 marks pour offrir au maréchal Pétain une gerbe de fleurs attachée par un ruban aux couleurs françaises. Ces employés veulent ainsi manifester leur gratitude pour la façon dont ils sont traités.

D'après une statistique établie par la National City Bank, de New-York, la valeur totale des objets d'art importés d'Europe aux Etats-Unis depuis 1910 est de 350 millions de dollars.

M. Pierre Labrie, le champion de l'escalier du funiculaire de Montmartre, a descendu sur une bicyclette ordinaire les 356 marches du premier étage de la Tour Eiffel.

Pour éviter la tuberculose, ne crachez jamais à terre. Méconnaître cet avis, c'est attenter à la vie d'autrui. C'est ainsi que se sèment les microbes dans la poussière, et celle-ci est le véhicule habituel de la tuberculose.

"Un Océan de génie ne vaut pas une goutte de sainteté." — Gounod.

NOUVEAU REGLEMENT DE LA POSTE

M. Charles Janvier, directeur de la poste à la Nouvelle-Orléans, a annoncé hier qu'à partir du 16 juin, samedi, la cueillette des lettres serait faite une heure en avance de celle indiquée sur la boîte, c'est-à-dire dans les après-midi. Pour mieux expliquer; si l'horaire du facteur est fixé à deux heures, la cueillette doit être faite à une heure, et ainsi de suite pour les localités où le facteur a son heure fixe. Ce nouveau règlement sera en vigueur pendant les mois d'été.

ANIMAUX EN PROMENADE AERIENNE

Même les animaux profitent du confort des inventions modernes. Une lionne et ses deux lionceaux ont voyagé de Rotterdam à Paris aujourd'hui en aéroplane. Les chemins de fer hollandais refusent de transporter des bêtes sauvages et les chemins de fer belges sont encore affectés par la grève. Les animaux ont paru enchantés de leur promenade aérienne, et la lionne en descendant, a fait entendre des rugissements de satisfaction.

INTERESSANTE DECOUVERTE ARCHEOLOGIQUE

Au cours des travaux faits dans un champ situé près de Tapio-Szent-Marton, en Hongrie, on a exhumé de nombreux objets celtiques et des armes de bronze qui datent de l'époque hallatienne.

Cette époque, qui tire son nom du village de Hallstatt, en Autriche, où furent faites des découvertes du même genre, commence au VIIe siècle avant Jésus-Christ et correspond à la période où les Gaulois s'établirent dans la vallée du Danube.

Ces vestiges du passé, à la surprise générale, se trouvaient presque à fleur de terre.

Se Sentait Fatiguée Tout le Temps

Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. — Fit Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind. — "Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces à Cardui." dit une lettre de Mme Cord Courtney, 705 rue Dix-septième Nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je ne le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas, car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et aussi faire mes omelettes."

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous les louanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui."

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesse dans mes nerfs." — "Je pouvais à peine me traîner." — "Épuisée, toujours fatiguée." — "C'était un supplice pour moi d'essayer de faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne."

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera. Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malades féminins, qui faisait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend. — Adv.

Les plus rapides et plus sûres paquebots du monde entier. Excellents traitements de passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

EN 4 JOURS

TOUTS LES MARDIS

MAURETANIA AQUITANIA

BERGAMONIA

FURNBERG

100 St. Charles St.

New Orleans La.